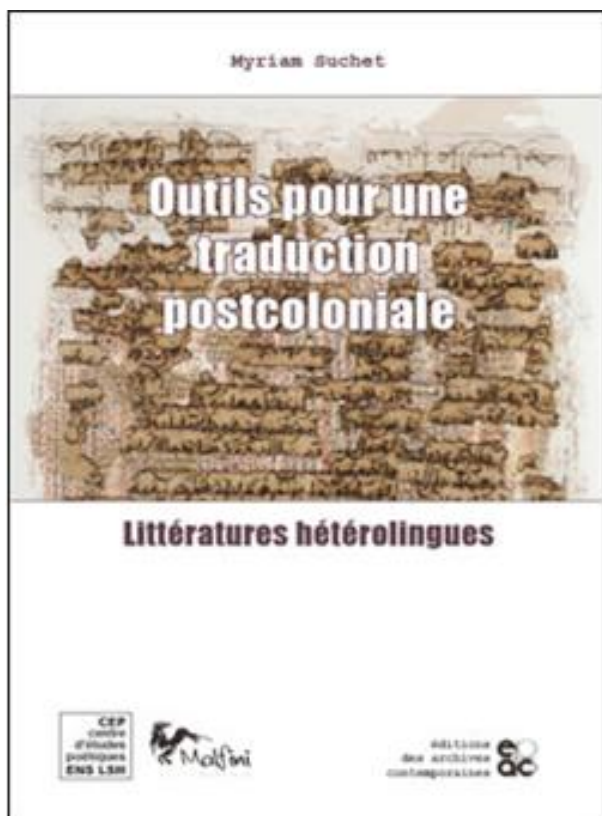


Outils pour une traduction postcoloniale



Editeur:	Archives Contemporaines
ISBN:	2813000116
Auteur:	Myriam Suchet
Date de parution:	octobre 2009

[Outils pour une traduction postcoloniale.pdf](#)

[Outils pour une traduction postcoloniale.epub](#)

Comment peut-on écrire en plusieurs langues à la fois ? S'agit-il d'une forme de traduction ? Ou bien est-ce la traduction elle-même qu'il faut redéfinir sur ce modèle de mise en rapport des langues ? Comme un palimpseste, un texte écrit simultanément en différentes langues présente une superposition de strates.

Son archéologie exige l'élaboration d'une boîte à outils appropriée, distincte aussi bien de celle du stylisticien obnubilé par l'écart que de celle du linguiste focalisé sur le système. Cet ouvrage s'efforce d'outiller la réflexion sur les stratégies discursives des littératures hétérolingues et de leurs traductions. Le «tournant postcolonial» qui marque les sciences humaines invite à questionner des notions aussi bien établies que celles de langue maternelle, d'appropriation linguistique, d'équivalence et de fidélité. L'analyse de détail porte sur quatre oeuvres : Die Niemandrose de Paul Celan, Juan sin Tierra de Juan Goytisolo, Traduit de la Nuit de Jean-Joseph Rabearivelo et Sozaboy de Ken Saro-Wiwa ainsi que sur leurs versions françaises, anglaises, espagnoles et allemandes. Ancienne élève de l'Ecole normale supérieure (ENS LSH, Lyon), agrégée de lettres modernes, Myriam Suchet poursuit actuellement un doctorat de littérature comparée et théorie de la traduction entre Lille et Montréal. Ce livre appartient à une série de textes suscités ou accueillis par le Centre d'études poétiques (CEP) de l'Ecole normale supérieure Lettres et sciences humaines (Lyon). Dirigé par Jean-Marie Gleize, le CEP opère la jonction entre théories et pratiques de la création contemporaine, qu'elles soient d'ordre littéraire, plastique, photographique... La série «Malfini», dirigée par Cécile Van den Avenne, propose des textes qui interrogent la complexité des textes dits francophones, écrits «en présence de toutes les langues du monde». Extrait du livre : Extrait de l'introduction Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue

étrangère.

Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, «Bibliothèque de la Pléiade», Gallimard, Paris, 1971, p. 299. Un grand écrivain est toujours comme un étranger dans la langue où il s'exprime. Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, éditions de Minuit, Paris, 2006, p. 138. Tout écrivain doit trouver sa langue dans la langue commune, car on sait depuis Proust et Sartre qu'un écrivain est toujours un étranger dans la langue où il s'exprime, même si c'est sa langue natale. Mais la surconscience linguistique qui affecte l'écrivain francophone - et qu'il partage avec d'autres minoritaires - l'installe encore davantage dans l'univers du relatif, de l'a-normatif. Ici, rien ne va de soi. Lise Gauvin, *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, «Points essais», Seuil, Paris, 2004, p. 258. Cet ouvrage est la toute première étape d'une recherche qui se propose de fonder une éthique de la traduction sur une poétique de l'hétérolinguisme. C'est en 1997 que Rainier Grutman a lancé le néologisme «hétérolinguisme» pour désigner un phénomène exclusivement littéraire : «la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologique) de la langue principale». Grutman explique avoir tenu à se distancier des notions de «bilinguisme» et de «diglossie» et s'attache à mettre l'accent sur la différence («hétéro-») davantage que sur la pluralité («pluri-»). Grutman restreint son analyse à la littérature du XIXe siècle québécois, mais la tradition des oeuvres littéraires qui mettent en jeu la diversité des langues n'a ni bornes chronologiques ni frontières géographiques. Une importante bibliographie témoigne en outre de l'intérêt de la critique pour cette longue histoire littéraire.